

Les langues des signes : en France et à travers le monde

Jeremy Kuhn

Institut Jean Nicod (CNRS, EHESS, ENS-PSL)

1^{er} août 2023

Résumé

Dans le patrimoine linguistique de la France, on compte non seulement le français parlé, tel qu'il est utilisé aujourd'hui sous diverses formes à travers le monde, mais aussi la langue des signes française (LSF), dont l'histoire est plus opaque, mais qui a connu un grand développement culturel aux XVIII^e et XIX^e siècles avec la création d'écoles pour enfants sourds. Grâce à la création d'écoles similaires à l'étranger, la LSF est devenue l'ancêtre de nombreuses langues des signes dans le monde, y compris la langue des signes américaine (ASL) et la langue des signes brésilienne (Libras).

Mais les langues des signes, tout comme les langues parlées, changent et évoluent, donnant lieu à une diversité linguistique à tous les niveaux de la structure linguistique. Dans cet exposé, nous explorerons cette diversité à plusieurs niveaux, à savoir la phonologie, la syntaxe et la sémantique. Nous examinerons les systèmes linguistiques d'une variété de langues des signes – certaines liées à la LSF, d'autres non. En général, les langues des signes s'inscrivent dans des typologies de variation linguistique connues de la langue parlée, mais elles présentent aussi parfois des propriétés qui semblent uniques à la modalité signée. Le travail interlinguistique sur les langues des signes peut donc nous donner une nouvelle perspective sur la variation linguistique et les familles de langues, ainsi qu'une compréhension du rôle de la modalité.

1 Pour commencer...

Vous savez peut-être déjà que les Sourds en France communiquent grâce à la langue des signes française – la LSF¹. Vous savez peut-être même que l'ancienne LSF est l'ancêtre de plusieurs autres langues des signes du monde, dont la langue des signes américaine (ASL) et la langue des signes brésilienne (Libras). Mais quelles sont les conséquences de ces liens ? Et, de manière plus générale, en quoi les langues des signes sont-elles différentes les unes des autres ? Ceci est le sujet de l'exposé qui suit.

Mais commençons avec une question bien plus simple : qu'est qu'une langue des signes ? Les langues parlées utilisent la bouche, la langue et les cordes vocales pour articuler un signal. Ce signal est linéaire, formé d'ondes acoustiques, et il est perçu par le système auditif – les oreilles. Les langues des signes, quant à elles, sont des langues principalement utilisées par les communautés sourdes à travers le monde. Elles utilisent les mains, le visage et le corps comme articulateurs. Le signal produit est une image multidimensionnelle et il est perçu par le système visuel – les yeux.

1. Le substantif « Sourd » avec un S en majuscule indique l'appartenance à la communauté ou la culture sourde, au delà de l'état physique de la surdité. Sous forme d'adjectif, une minuscule est utilisée (« communauté sourde »), conformément aux conventions orthographiques générales du français.

L'image que nous avons des langues des signes est souvent entachée d'idées préconçues ; commençons donc par déconstruire quelques mythes.

Notre premier mythe est que les langues des signes seraient du mime. Ce n'est pas le cas : en langues des signes, comme en langues parlées, il est possible de parler de choses non-tangibles – les idées, la philosophie, les mathématiques, la politique – et, comme dans les langues parlées, les mots sont arbitraires. Pour donner une exemple, considérez le signe dans la figure 1. A votre avis, que pourrait être la signification de ce signe ?

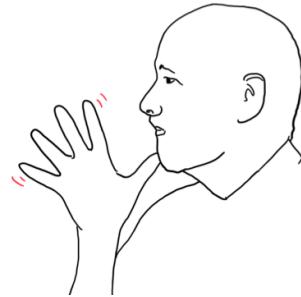


FIGURE 1 – Devinez le sens !

Alors, vous pensez peut-être « parler » ? Ou bien « trompette » ? Mais non, au contraire – en LSF, la signification est « ne peut pas ». Et, en ASL, la signification est « maman ». Nous observons que nous ne pouvons pas deviner le sens d'un signe juste en le regardant.

Cela étant dit, il existe toutefois un certain degré d'iconicité dans les langues des signes, des cas où un signe ressemble à son sens (Emmorey, 2014). Mais même dans ces cas, ce qui est représenté iconiquement n'est pas prévisible. Par exemple, la figure 2 montre le signe pour « oiseau » en langue des signes israélienne (ISL) et en ASL. Les deux signes ont bien entendu un aspect iconique : le signe en ISL montre visuellement les ailes de l'oiseau et le signe en ASL montre le bec. Mais on ne peut pas inverser les deux signes – si on bat des ailes en ASL, ce n'est pas un mot.

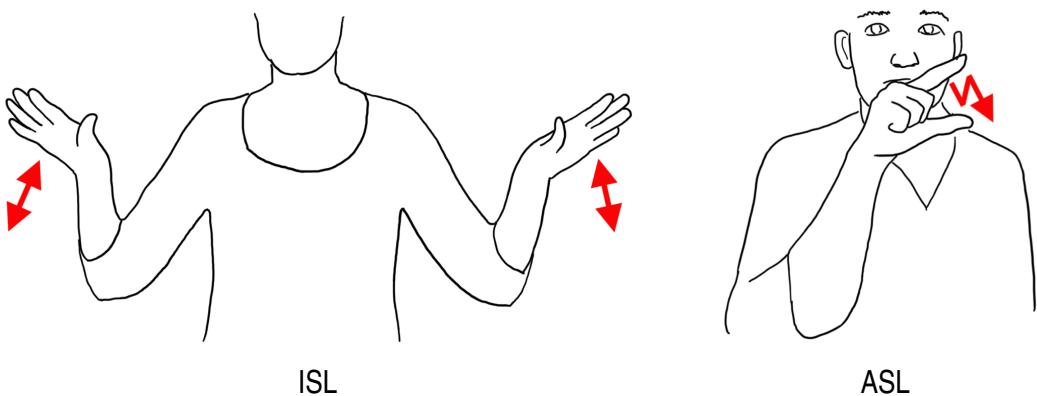


FIGURE 2 – Le signe pour « oiseau » en deux langues des signes

Cela nous mène à notre deuxième mythe, à savoir que la langue des signes serait universelle. En effet, nous avons déjà vu plusieurs contrexemples : la LSF, l'ASL, la Libras, l'ISL. La figure 3 montre un photo prise lors d'un colloque sur les langues des signes : sur la droite se trouve le Dr. Peter Hauser, qui présente en ASL ; sur la gauche, un interprète qui traduit en langue des signes britannique ; en dessous, le long de la scène, nous voyons tout une foule d'interprètes qui traduisent en d'autres langues des signes. Nous voyons donc six langues des signes dans une seule image.



FIGURE 3 – Peter Hauser présente à TISLR 11

Pourtant, ce mythe est assez répandu. Dans la figure 4, nous voyons une capture d'écran d'AirBnB.com. Il faut cocher les cases des langues que l'on connaît ; j'ai donc coché l'anglais, le français et ... « langue des signes ». Je me demande pourquoi ils ont autant de cases – ils pourraient se contenter de deux : « langue parlée » et « langue des signes » ! (Ou bien juste une barre de saisie de texte.)

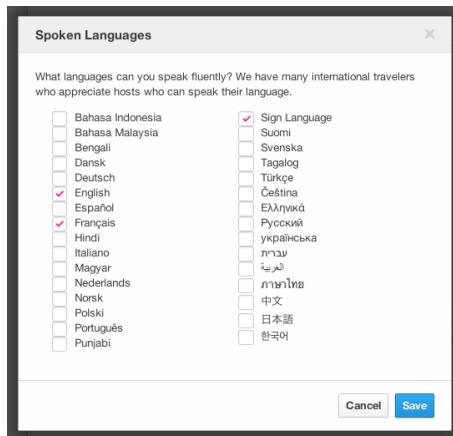


FIGURE 4 – Une vision réductrice des langues des signes

2 Quelques remarques sur l'histoire des langues des signes

Passons maintenant à une question que vous avez peut-être en tête : pourquoi y-a-t-il autant de langues des signes ? Pour donner une perspective sur cette question, il est utile de souligner deux points :

1. Les langues des signes ne sont pas inventées. L'émergence d'une langue est organique et provient d'une communauté, pas d'une autorité.
2. Les langues (parlées ou signées) changent et évoluent.

Sur ce deuxième point, nous pouvons creuser un peu plus et demander : quels facteurs favorisent la divergence des langues ? Parmi d'autres, un facteur important est l'existence de petites communautés qui sont isolées les unes des autres. Par exemple, l'Italie est connue pour sa grande diversité de dialectes. Des personnes qui habitent au nord de l'Italie ne comprendraient même pas certaines conversations qui ont lieu en Sicile. Cette fragmentation linguistique trouve son origine dans l'histoire de l'Italie

et la fragmentation politique du pays. Ou considérons un autre exemple : le Vanuatu. Ce petit pays est l'endroit au monde le plus dense linguistiquement par mètre carré. En regardant une carte, nous pouvons soupçonner pourquoi. Ici, la fragmentation linguistique provient de la fragmentation géographique.

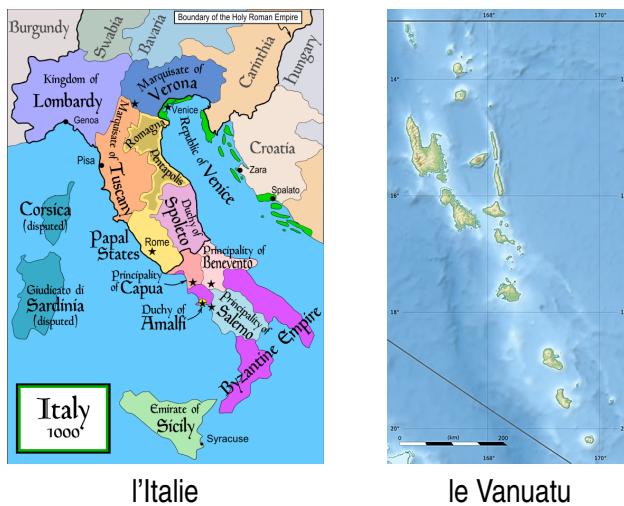


FIGURE 5 – Sources de la fragmentation linguistique

De cette perspective, considérons maintenant les langues des signes et les communautés sourdes. Les technologies comme Zoom, ou même l'enregistrement vidéo, existent depuis très peu de temps. Les communautés sourdes avant cette époque ont donc été de vraies « îles » linguistiques, isolées les unes des autres. Il est donc tout à fait naturel que nous trouvions aussi une diversité linguistique parmi les langues des signes.

Mais, au sein de cette fragmentation, il existe une force unificatrice : ce sont les écoles pour enfants sourds. Ce n'est pas parce que les entendants « enseignent aux enfants sourds la bonne façon de parler ». Non, c'est plutôt le simple fait de rassembler des enfants sourds qui crée une communauté.

Une école notable était celle fondée par l'Abbé de l'Epée en France vers 1760, dont vous avez peut-être entendu parler. Elle n'était évidemment pas parfaite, mais l'Abbé de l'Epée a toutefois fait quelques innovations très importantes. D'abord, c'était la première école du monde à offrir une éducation gratuite aux enfants sourds. Ensuite, cette école a eu la philosophie d'offrir l'instruction en une langue visuellement accessible, ou, comme a écrit l'Abbé de l'Epée en 1776, « nous instruissons nos élèves dans la langue qui leur est propre » – c'est à dire, une langue des signes. Enfin, à terme, cette école a employé des professeurs sourds, qui étaient encore plus compétents pour enseigner dans une langue des signes accessible et naturelle.

Grâce à son succès éducatif et parce que sa démarche était vouée à être partagée et non tenue secrète, la méthode de l'Abbé de l'Epée – et avec elle, la LSF – a été diffusée à travers le monde. C'est ainsi qu'en 1817, prenant modèle sur l'école de l'Abbé de l'Epée, le professeur sourd Laurent Clerc a enseigné dans la première école pour enfants sourds aux Etats-Unis d'Amérique ; et qu'en 1857, Edouard Huet s'est rendu au Brésil pour y établir une école pour sourds. C'est donc dans ces écoles que sont nées l'ASL et la Libras.

Nous arrivons à la fin de la partie historique, mais il est vivement conseillé aux lecteurs intéressés par l'histoire des langues des signes de consulter l'ouvrage de Yann Cantin. En plus de son travail scientifique (p. ex. Cantin, 2019), il entretient aussi un blog (<https://noetomalalie.hypotheses.org/>) sur lequel il discute toutes sortes de questions sur l'histoire des Sourds et des langues des signes.

Jusqu'ici, nous avons vu *pourquoi* les langues des signes varient. La question principale pour le reste de cet exposé sera : *comment* les langues des signes varient-elles ?

Pour répondre à cette question, considérons d'abord comment les langues parlées varient. Elles varient dans la vocabulaire, comme nous l'avons déjà vu pour les langues des signes. Elles varient dans la manière de former des phrases à partir de mots, ce que l'on appelle la *syntaxe*. Elles varient dans les systèmes de sons – les accents que l'on a quand on parle – ce que l'on appelle la *phonologie*. Et enfin, elles varient dans le sens des mots et des phrases, ce que l'on appelle la *sémantique*. Nous allons voir que les mêmes dimensions de variation existent également pour les langues des signes.

3 Syntaxe : la recette pour une phrase

Commençons par la syntaxe, la recette pour créer une phrase. Les phrases (1)–(2) montrent un exemple de variation syntaxique. Imaginons que l'on vient de demander : « Qu'est-ce que Pierre a fait ? ». En français, on pourrait répondre : « Il a mangé du chocolat ». Dans cette réponse, le sujet est obligatoire ; on ne peut pas dire simplement : « A mangé du chocolat ». Par contre, pour un Italien, la deuxième réponse aurait été parfaite : « Ha mangiato cioccolato », sans le sujet. C'est donc un paramètre de variation : le sujet d'une phrase est-il obligatoire ou non ?

- (1) a. Ce matin, il a mangé du chocolat. (Français)
b. * Ce matin, __ a mangé du chocolat.
(2) Stamattina, __ ha mangiato cioccolato. (Italien)

Nous pouvons poser la même question pour les langues des signes. Quel est la réponse pour la LSF ? Regardons la phrase (3). Le sujet n'est pas obligatoire : la LSF agit alors comme l'italien et non pas comme le français (Jaber et al., 2022).

- (3) MATIN __ MANGE CHOCOLAT. (LSF)

Un deuxième exemple de variation syntaxique est l'ordre des mots. En italien (parlé), comme en français, le complément d'objet direct (COD) – l'objet de la phrase – suit le verbe. En langue des signes italienne (LIS), c'est l'inverse : le COD précède le verbe. Si on ajoute à la phrase un verbe modal, comme « pouvoir », en italien, le verbe le suit ; en LIS, il le précède. Et si on ajoute de la négation à la phrase, en italien, le modal le suit ; en LIS, il le précède² (Cecchetto et al., 2006).

- (4) Négation > modal > verbe > objet (Italien)
a. Gianni ha ordinato il caffè.
b. Gianni può firmare il contratto.
c. Gianni non può firmare il contratto.
(5) Objet > verbe > modal > négation (LIS)
a. GIANNI CAFFÈ ORDINA
b. GIANNI CONTRATTO FIRMARE PUÒ
c. GIANNI CONTRATTO FIRMARE PUÒ-NEG

2. En fait, en LIS, « ne peut pas » est exprimé par un seul signe, comme en LSF ; il y a néanmoins des raisons de croire que la négation suit le modal.

Mais si les données de la LIS semblent être exactement l'inverse des données de l'italien, la LIS entre dans un modèle connu de la variation syntaxique des langues du monde. On dit que les langues comme l'italien sont des langues à tête initiale ; les langues comme la LIS sont des langues à tête finale. Dans cette dimension de variation, la LIS rejoint donc des langues parlées comme le japonais et le turc. L'ASL, de son coté, est une langue à tête initiale, comme l'italien et le français.

Nous pouvons tirer deux conclusions de ces études de cas. D'abord, la grammaire d'une langue des signes ne dépend pas de la grammaire d'une langue parlée. Nous avons vu que la LSF n'agit pas comme le français et que la LIS n'agit pas comme l'italien. Les langues des signes sont des langues indépendantes. Mais, en même temps, les langues des signes s'inscrivent dans les typologies de variation connues. Elles ne sont pas des langues extraterrestres ; elles sont des langues humaines et elles font partie du même système cognitif abstrait.

4 Une « phonologie » des langues des signes ?

Passons ensuite à la phonologie des langues des signes. Sur ce point, vous avez peut-être un doute : qu'est-ce que l'on pourrait vouloir dire par « phonologie » ? Après tout, l'étymologie de « phonologie » est « l'étude (logie) du son (phono) ». Est-il donc possible d'avoir une phonologie d'une langue qui n'utilise pas les sons ?

En réalité, les linguistes d'aujourd'hui ont une manière plus abstraite de définir la phonologie. Selon cette définition, la phonologie est *le système combinatoire abstrait qui manipule des unités dépourvues de sens*. C'est la même définition qui s'applique que ces éléments soient des sons ou des mouvements du corps. Dans cette définition, la phrase opérationnelle est « les unités dépourvues de sens ». Qu'est-ce que cela signifie ? Une ancienne observation est que le langage est un système combinatoire sur plusieurs niveaux (Hockett, 1960). Nous avons déjà vu la syntaxe : la syntaxe combine des mots pour créer des phrases. Notamment, les mots sont des unités pourvues de sens. Par exemple, avec les mêmes unités, on peut créer la phrase « Jean aime Marie » ou la phrase « Marie aime Jean » ; dans les deux cas, le sens de la phrase est dérivé des sens des mots « Jean », « Marie » et « aime ». Le niveau phonologique est également un système combinatoire. En français, on combine des sons pour créer des mots. Par exemple, avec les sons /r/, /o/ et /b/, on peut créer les mots « robe », « bord », « broc » et « orbe ». Mais cette fois-ci, les unités sont dépourvues de sens. Le son /r/ n'a pas de sens en soi. Nous allons voir qu'un niveau phonologique existe de la même manière pour les langues des signes.



FIGURE 6 – Les combinaisons d'unités dépourvues de sens

Pour les langues parlées, on peut décomposer les sons en trois paramètres phonétiques : le lieu d'articulation (/b/, /d/, /g/), le mode d'articulation (/d/, /n/, /z/) et le voisement (/z/, /s/). Pour les langues des signes, c'est exactement parallèle, avec quatre paramètres phonétiques : la configuration manuelle, l'emplacement (sur le corps ou dans l'espace), le mouvement et l'orientation (Stokoe, 1960).

Dans les langues parlées, on peut trouver des paires minimales pour chaque paramètre – des mots qui diffèrent seulement par un paramètre. En français, par exemple, les mots « pou », « tout » et « cou » ne

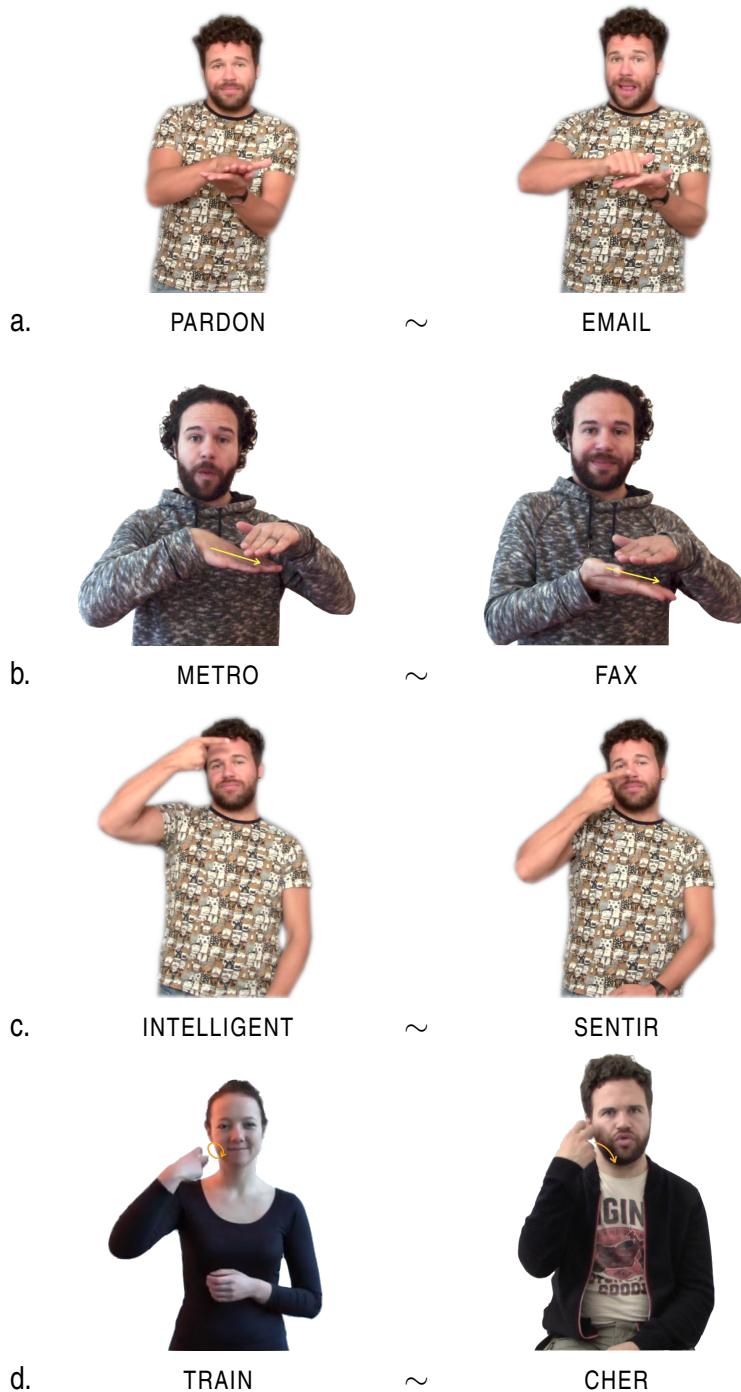


FIGURE 7 – Paires minimales : a. configuration manuelle ; b. orientation ; c. emplacement ; d. mouvement.

diffèrent que par le lieu d'articulation du premier son. Les mots « dos », « nos » et « zoo » ont toujours la langue au même lieu, mais ont une mode d'articulation différent. Enfin, les mots « bu » et « pu » diffèrent seulement dans le voisement.

En langues des signes, on peut également trouver des paires minimales. La figure 7 fournit quelques exemples en LSF (Mertz et al., 2022). Le premier exemple considère la configuration manuelle. Sur la gauche, nous voyons le signe pour « pardon » et sur la droite, le signe pour « email » : la seule différence

est que la main est ouverte ou fermée. Le deuxième exemple présente une paire minimale pour l'orientation : sur la gauche, le signe pour « métro » ; sur la droite, le signe pour « fax ». Ici, la seule différence est que la paume de la main est dirigée vers le bas ou vers le haut. Puis vient une paire minimale pour l'emplacement : sur la gauche, le signe pour « intelligent » ; sur la droite, le signe pour « sentir ». La seule différence est que le doigt est devant le front ou devant le nez. Enfin, une paire minimale de mouvement. Sur la gauche, le signe pour « train » ; sur la droite, un signe pour « cher ». La configuration manuelle, l'emplacement à la joue et l'orientation sont tous les mêmes ; seul le mouvement est différent.

A la fois dans les langues parlées et dans les langues des signes, on peut décomposer les paramètres phonologiques en des descriptions plus précises. Pour les langues parlées, par exemple, le mode d'articulation n'est pas une catégorie monolithique ; il y a des traits comme [\pm sonant], [\pm continu] et [\pm nasal]. Egalement, pour les langues des signes, on peut décomposer la configuration manuelle en traits : par exemple, [\pm pouce] (le pouce est-il étendu ?), [\pm fléchi] (les doigts sont-ils fléchis ?), [\pm ulnaire] (le signe utilise-t-il le côté du petit doigt de la main ?) et [\pm un] (combien de doigts sont utilisés ?).

Avec ces traits, qui fournissent des descriptions plus précises des signes, on peut trouver des cas où un contraste dans une langue n'existe pas dans une autre. Par exemple, en ASL, la direction du mouvement rotatif – vers l'avant ou vers l'arrière – est contrastive. La figure 8 illustre ce contraste dans la paire minimale « rouler » versus « signe » – le premier, avec un mouvement rotatif vers l'avant ; le deuxième, avec un mouvement vers l'arrière³. Par contre, en LIS, ce trait n'est pas contrastif ; à l'exception de certains signes iconiques, tous les mouvements rotatifs sont vers l'avant. Un deuxième exemple implique la configuration manuelle. En ASL, il existe une configuration manuelle qui ressemble à la lettre W ; entre autres, elle est utilisée dans le signe « monde ». Mais encore une fois, cette configuration n'existe pas en LIS. Il n'y a pas de signe qui utilise la configuration W.

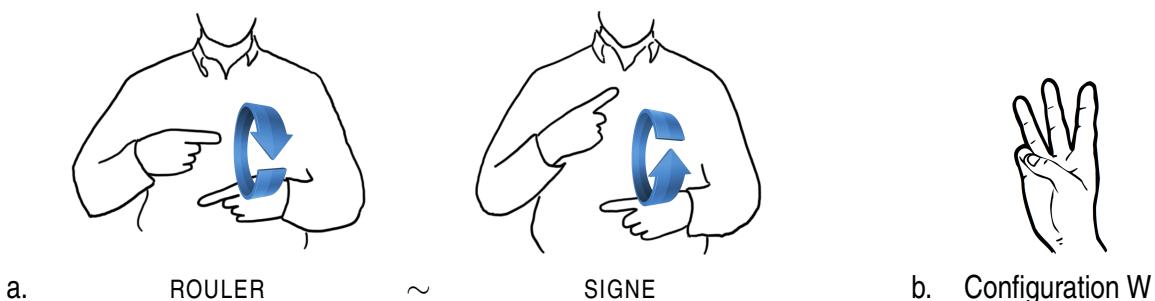


FIGURE 8 – Traits contrastifs en ASL mais non en LIS

Une fenêtre sur le niveau phonologique apparaît sous forme des emprunts – des mots empruntés d'une langue à une autre. Ce phénomène s'observe dans les emprunts de l'anglais vers le français. En anglais, l'expression « has-been » décrit une personne qui a eu du succès ou de la notoriété et ne l'a plus. Cette expression a été empruntée en français avec le même sens, mais la prononciation a été adaptée à la phonologie française. La phonème /h/ n'existe pas en français, alors il a été supprimé ; de même pour les voyelles /æ/ et /ɪ/, qui ont été remplacées par les voyelles /a/ et /i/. Une représentation sous-jacente apparaît avec une forme de surface qui s'adapte aux règles de la phonologie française.

(6) Anglais : [hæzbɪn] → Français : [azbin] « has-been »

Nous voyons exactement la même chose avec les langues des signes. La figure 9 montre un exemple d'un emprunt de l'ASL vers la LIS. Le signe « workshop » en ASL commence avec une configuration manuelle en forme de W. Il se trouve que le signe « workshop » a été emprunté en LIS avec le même sens.

3. Certains signeurs font un mouvement vers l'avant pour « signe » aussi.

Mais, comme nous l'avons vu plus haut, la forme de W n'existe pas en LIS. Au lieu d'utiliser la configuration W, le signe en LIS utilise donc une configuration avec les quatre doigts levé, une configuration qui existe ailleurs en LIS (Geraci, 2017). Encore une fois, nous voyons une représentation sous-jacente qui apparaît avec une forme de surface qui s'adapte à la phonologie de la langue en question.

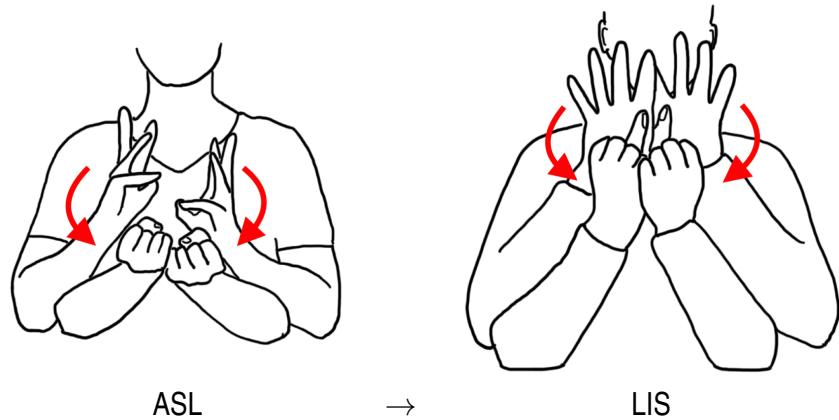


FIGURE 9 – Le signe pour « workshop » en deux langues des signes

Maintenant, passons à une question que l'on a déjà évoquée : comment les langues des signes du monde sont-elles reliées les unes aux autres ? Et quelles méthodologies peut-on utiliser pour répondre à cette question ? Nous avons déjà vu une manière de répondre à la question : c'est la documentation historique. Par exemple, sur les bases des sources écrites, nous savons que l'ASL et la Libras descendent de la LSF. Mais de manière générale, il existe très peu de documentation sur l'histoire des langues des signes (et aucune trace historique *en langue des signes* avant l'invention de la vidéo) ; cette méthodologie est donc soumise à de sérieuses limitations.

Dans un tel contexte, il s'avère utile de passer à une autre stratégie : le comparaison du vocabulaire et de la phonologie. Selon cette méthodologie, nous regardons le lexique contemporain. Si deux langues partagent beaucoup de signes, nous concluons qu'elles sont probablement liées ; et si deux langues ont une phonologie similaire, nous concluons qu'elles sont probablement liées. Par exemple, le tableau 1 présente une sélection de mots dans certains langues parlées. Nous voyons que l'italien, le français et l'espagnol partagent un vocabulaire similaire ; même si les mots ne sont pas exactement les mêmes, certains sons sont récurrents, comme le /k/ et /r/ de « cœur ». L'anglais, le norvégien, le néerlandais et l'allemand forment quant à eux un autre groupe. Parmi ce groupe, le néerlandais et l'allemand semblent encore plus proches. A partir des telles données, nous pouvons commencer à créer une arbre phylogénétique des langues. Notez aussi que l'on n'utilise que le vocabulaire contemporain – sans besoin de données historiques.

Italien	Français	Espagnol	Anglais	Norvégien	Néerlandais	Allemand
torta	tarte	pastel	pie	taart	pai	torte
albero	arbre	árbol	tree	treet	boom	baum
casa	maison	casa	house	hus	huis	haus
cuore	cœur	corazón	heart	hjerte	hart	herz

TABLEAU 1 – Comparaison du lexique de sept langues parlées

On peut donc utiliser exactement le même stratégie pour les langues des signes. Comme exemple, considérons le mot « encore », présenté dans huit langues des signes dans la figure 10. Sur la première

ligne, nous voyons le signe pour « encore » en LSF, en ASL et en langue des signes espagnole. Ces signes ne sont pas exactement les mêmes, mais nous voyons le même mouvement et parfois la même configuration de la main. Comparons cela à la langue des signes chinoise et la langue des signes japonaise, sur la deuxième ligne. Ces deux langues utilisent un signe identique, qui n'a rien à voir avec les langues du premier groupe. Ensuite, considérons les langues des signes de la Lituanie, de la Biélorussie et de la Russie. Nous y reconnaissons encore un groupe à part, avec une configuration manuelle qui peut différer d'une langue à l'autre, mais avec le même mouvement et au même emplacement. A partir d'un seul signe, nous pouvons déjà commencer à esquisser des familles de langues des signes.

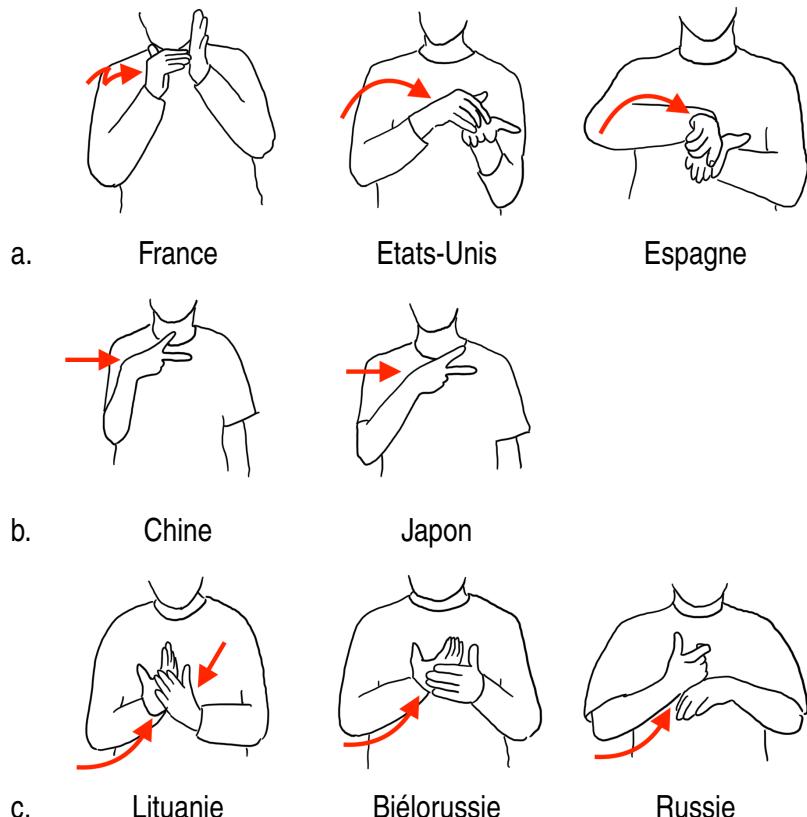


FIGURE 10 – Le signe pour « encore » en huit langues des signes (spreadthesign.com)

Un projet récent mené par Carlo Geraci et Natasha Abner a employé exactement cette technique, avec 100 signes tirés de 24 langues des signes. Avec des méthodes statistiques, ils ont trouvé plusieurs groupes de langues (Abner et al., 2020). En Europe, trois groupes de langues se distinguent nettement, montré dans la figure 11. D'abord, il y a un groupe avec les langues des signes de la Russie, de l'Ukraine, de la Lituanie, de la Lettonie et de l'Estonie – cinq pays proches géographiquement, avec une histoire politique partagée. Ensuite, nous voyons un groupe avec les langues des signes de l'Allemagne, de l'Autriche et de la République Tchèque – encore un regroupement géographique naturel. Enfin, un dernier groupe est formé par les langues des signes du Royaume Uni et de la Nouvelle-Zélande – bien qu'éloignés géographiquement, ils ont des liens historiques ; nous savons que les premières écoles pour enfants sourds en Nouvelle-Zélande ont été établies par les Britanniques.

En résumé, nous avons vu que la phonologie, qui a été inventée pour analyser des sons du langage, a un équivalent en langue des signes. En outre, nous avons vu que l'analyse de la variation phonologique nous donne un aperçu d'une histoire autrement cachée – la phylogénie des langues des signes.

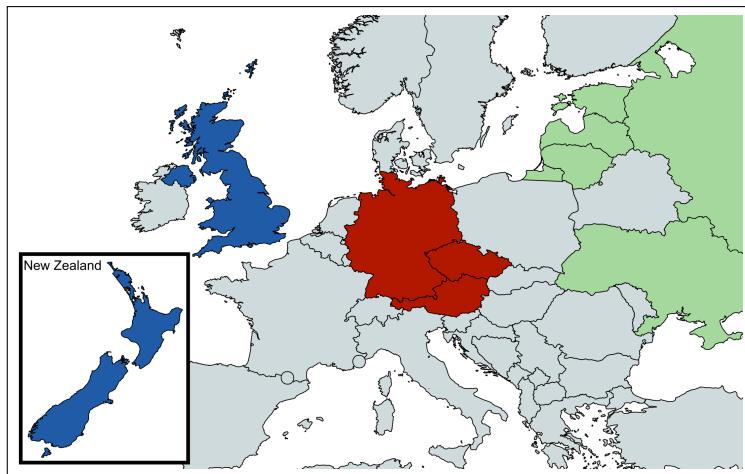


FIGURE 11 – Familles de langues des signes à partir des données phonologiques

5 Sémantique : une machine logique

Passons enfin à la sémantique, c'est-à-dire la signification des mots et des phrases.

Commençons avec une question simple : quelle est la signification du mot français « rien » ? Peut-être l'absence ? Le vide ? Mais ce n'est pas tout à fait ça : si « je n'ai rien mangé », je n'ai pas mangé une absence ; je n'ai pas mangé un vide. « Rien » est plutôt un mot qui nie l'existence de quelque chose : il n'existe pas de chose que j'ai mangée. Essayons une autre question : quelle est la signification du mot anglais « nothing » ? « Nothing » nie sûrement aussi l'existence de quelque chose. Donc, est-ce que les mots « rien » et « nothing » ont le même sens ? En fait, la réponse est non, pas tout à fait. En particulier, en français, la négation peut être redondante, mais pas en anglais. En français on peut dire « Personne n'a rien vu », mais en anglais, la phrase équivalente, « Nobody saw nothing », implique que tout le monde a vu quelque chose.

Au lieu de proposer des définitions précises pour « rien » et « nothing », soulevons plutôt un message à retenir : à savoir que la variation interlinguistique comprend la phonologie, la syntaxe, mais également la sémantique.

En fait, les recherches sémantiques nous ont donné une typologie de la négation (Giannakidou and Zeijlstra, 2017). Il existe des langues comme l'anglais ou l'allemand où les négations sont indépendantes, comme dans l'exemple (7). Ensuite, il existe des langues comme le russe ou le grec où la négation est toujours redondante – comme dans l'exemple (8). Enfin, il existe des langues comme l'italien ou le portugais où cela dépend de la syntaxe. En italien, si le mot négatif suit le verbe, un autre marqueur de négation est obligatoire ; si le mot négatif précède le verbe, aucun autre marqueur négatif n'est nécessaire, comme en (9).

- (7) Nobody called. (Anglais)
- (8) Nikto ne zvonil. (Russe)
- (9)
 - a. Non ha telefonato nessuno. (Italien)
 - b. Nessuno ha telefonato.

A cette typologie, on peut ajouter des langues des signes. Nous observons que la LIS est une langue avec des négations indépendantes (Geraci, 2005), comme le montre l'exemple (10) ; la langue des signes russe (RSL) est une langue où cela dépend de la syntaxe (Kuhn and Pasalskaya, 2023), comme le montre

l'exemple (11). Mais même dans cette dernière catégorie, il y a de la variation interlinguistique. En italien, nous avons vu que le mot négatif peut apparaître sans négation s'il se trouve avant le verbe. En RSL, c'est quand le mot apparaît *après* le verbe. La RSL est donc l'image miroir de l'italien. Peut-être cela vous rappelle l'un des premiers exemples de la variation syntaxique !

- (10) a. NESSUNO TELEFONA (LIS)
b. TELEFONA NESSUNO
- (11) a. NIKTO ZVONIL NEG. (RSL)
b. ZVONIL NIKTO.

Regardons un deuxième exemple de variation sémantique : l'expression de la pluralité. En français, on peut indiquer un substantif au pluriel avec un suffixe : « cheval » / « chevaux ». Il se trouve que dans de nombreuses langues du monde, il est possible de faire le même chose avec des verbes, pour indiquer qu'il y a une pluralité d'événements (Newman, 2012). Par exemple, en Hausa, une langue africaine largement parlée, le verbe « appeler » se dit « kir-aa ». Si on le redouble – « kir-kir-aa » – cela veut dire « appeler plusieurs fois ». Plus précisément, cette expression, « kir-kir-aa », peut être utilisée pour communiquer une situation dans laquelle une personne a appelé une autre personne plusieurs fois, ou bien une situation dans laquelle une personne a appelé plusieurs personnes. Dans les deux cas, il existe une pluralité d'événements.

Notez aussi qu'il s'agit d'une stratégie qui n'existe pas en français. On ne dit pas « J'appelle appelle ma mère » si on l'a appelée plusieurs fois, ni « J'appelle appelle mes frères » si on en a plusieurs.

Pourtant, c'est une stratégie qui existe en LSF (Kuhn and Aristodemo, 2017). Les exemples (12)–(13) présentent deux phrases en LSF. Dans les deux, le verbe « oublier » a été redoublé et la phrase obtenue décrit une situation avec une pluralité d'événements d'oubli. Mais, comme nous le voyons dans la figure 12, le redoublement dans les deux phrases n'est pas le même : le redoublement en (12) utilise une seule main ; celui en (13) utilise les deux mains en alternance. Il se trouve que les deux stratégies morphologiques correspondent à des sens différents. Le redoublement à une seule main indique la répétition dans le temps ; le redoublement alterné avec les deux mains indique une pluralité d'individus qui participent dans les événements. Ce sont exactement les mêmes dimensions de pluriactionnalité discutées ci-dessus, mais maintenant, elles sont précisées par la forme du redoublement.

- (12) MIRKO OUBLIE-rep APPORTER APPAREIL-PHOTO (LSF)
'Mirko a oublié plusieurs fois d'apporter un appareil photo.'
- (13) EUX GARÇON OUBLIE-alt APPORTER APPAREIL-PHOTO
'Les garçons ont chacun oublié d'apporter un appareil photo.'

Terminons avec une dernière connexion. Nous avons observé que le français a un marquage redondant de la négation, évident dans des phrases comme « Personne n'a rien fait ». Il s'avère que la pluriactionnalité en LSF montre une redondance similaire ! Dans la phrase (14), par exemple, il y a un adverbe « tous les jours », mais également un verbe redoublé. La phrase en LSF peut néanmoins décrire une situation dans laquelle une seule chose est donnée par jour, contrairement à son équivalent en français en (15). La redondance dans le domaine de la pluralité rappelle la redondance dans le domaine de la négation.

- (14) TOUS-LES-JOURS UN LIVRE JEAN DONNE-1-rep (LSF)
Interprétation possible : un livre par jour

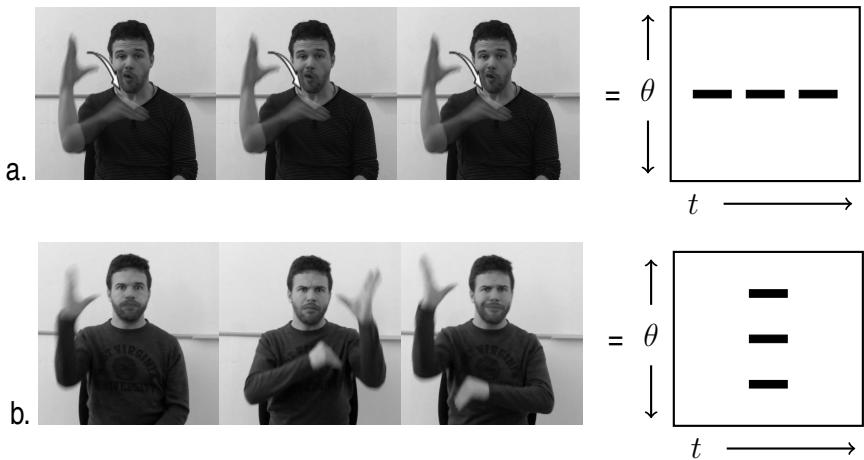


FIGURE 12 – Le verbe « oublier » avec deux stratégies de redoublement : a. OUBLIE-rep et b. OUBLIE-alt. Dans les graphiques, l’axe x représente le temps (t) et l’axe y représente les participants (θ).

- (15) Tous les jours, Jean me donne un livre plusieurs fois. (Français)
Interprétation obligatoire : plusieurs livres par jour

Pour résumer la partie sémantique, nous voyons encore que les langues des signes s’inscrivent dans des typologies de variation connues. Nous voyons en outre que les données provenant des langues des signes apportent souvent de nouvelles perspectives. Par exemple, nous avons vu que la RSL semble être l’image miroir de l’italien parlé. Nous avons également vu que la redondance négative a des similarités avec la redondance plurielle. Ces observations peuvent contribuer à éclairer nos théories linguistiques.

6 Conclusion

Nous avons vu que les langues des signes sont des langues naturelles. Elles ont des histoires uniques et des grammaires indépendantes des langues parlées. Nous avons ensuite vu que les langues des signes s’inscrivent dans des typologies de variation connues. La syntaxe, la sémantique et même la phonologie ont des homologues en langues des signes. Nous en concluons alors que les langues des signes font partie du même système cognitif abstrait. C’est le système fameusement appelé par Stephen Pinker « l’instinct du langage ».

Nous notons que la linguistique des langues des signes est une voie à double sens. D’une part, la linguistique théorique peut être utilisée pour l’étude des langues des signes. Par exemple, nous avons vu que l’analyse statistique de traits phonologiques permet de reconstruire une histoire cachée des langues des signes. D’autre part, les langues des signes peuvent éclairer la linguistique théorique. Par exemple, nous avons renforcé et enrichi la typologie de la concordance négative et nous avons démontré des parallèles entre la sémantique de la négation et de la pluralité.

Les langues des signes font donc elles aussi partie de notre « patrimoine linguistique », que ce soit en France ou ailleurs. Nous observons que, lorsqu’on lui donne une chance, le langage s’épanouit ! Mais une condition préalable est l’accessibilité – l’accessibilité à l’éducation et l’accessibilité à la société. Mais l’accessibilité n’est pas un fait accompli ; elle demande du temps, de l’argent et du travail. Et, il faut vraiment souligner ce dernier point : si les langues des signes sont si répandues aujourd’hui, c’est surtout grâce aux Sourds eux-mêmes, présents bien avant l’Abbé de l’Epée, qui luttent encore aujourd’hui pour ces droits.

Remerciements

Cet exposé a été initialement présenté au *XXIIIe Congrès Brésilien des Professeurs de Français*. L'auteur souhaite remercier Carlo Geraci, Justine Mertz et Chloé Chaigneau pour ses contributions. La recherche qui a conduit à ces résultats a été financée par l'ERC H2020 n° 788077-Orisem (PI : P. Schlenker). Les recherches ont été menées au Département d'Etudes Cognitives (ENS-PSL), qui bénéficie du soutien de l'ANR-17-EURE-0017 FrontCog. Certaines illustrations présentées ici sont inspirées des vidéos figurant dans des dictionnaires des langues des signes en ligne : spreadthesign.com, hand-speak.com, lifeprint.com, signingsavvy.com, sfatsimanim.co.il. La carte de l'Italie a été créée par l'utilisateur Wikimedia Commons « MapMaster » et la carte du Vanuatu par Eric Gaba (utilisateur Wikimedia Commons « Sting »). La carte de l'Europe a été créée à l'aide de MapChart (mapchart.net).

Références

- Abner, N., Geraci, C., Yu, S., Lettieri, J., Mertz, J., and Salgat, A. (2020). Getting the upper hand on sign language families : Historical analysis and annotation methods. In *Formal and Experimental Advances in Sign Language Theory (FEAST)*, volume 3, pages 17–29.
- Cantin, Y. (2019). *La communauté sourde de la belle époque - (1870-1920)*. Archives et Cultures, Paris, France.
- Cecchetto, C., Geraci, C., and Zucchi, S. (2006). Strategies of relativization in Italian Sign Language. *Natural Language and Linguistic Theory*, 24 :945–975.
- Emmorey, K. (2014). Iconicity as a structure mapping. *Philosophical transactions of the Royal Society B*, 369(20130301) :1–9.
- Geraci, C. (2005). Negation in LIS (Italian Sign Language). In Bateman, L. and Ussery, C., editors, *Proceedings of the 35th Annual Meeting of the North East Linguistic Society (NELS 35)*, pages 217–229, Amherst, MA. GLSA.
- Geraci, C. (2017). Introduction to SL phonology. Lecture notes.
- Giannakidou, A. and Zeijlstra, H. (2017). The landscape of negative dependencies : negative concord and n-words. In Everaert, M. and van Riemsdijk, H., editors, *The Wiley Blackwell Companion to Syntax*. John Wiley & Sons, Inc., 2 edition.
- Hockett, C. (1960). The origin of speech. *Scientific American*, 203(89-96).
- Jaber, A., Donati, C., and Geraci, C. (2022). On the properties of null subjects in sign languages : the case of french sign language (lsf). *The Linguistic Review*, 39(4) :655–686.
- Kuhn, J. and Aristodemo, V. (2017). Pluractionality, iconicity, and scope in French Sign Language. *Semantics and Pragmatics*, 10(6) :1–49.
- Kuhn, J. and Pasalskaya, E. (2023). Negative concord in Russian Sign Language. *Natural Language and Linguistic Theory*, 41 :207–248.
- Mertz, J., Annucci, C., Aristodemo, V., Giustolisi, B., Gras, D., Turco, G., Geraci, C., and Donati, C. (2022). Measuring sign complexity : Comparing a model-driven and an error-driven approach. *Laboratory Phonology*, 13(1) :4, 1–33.
- Newman, P. (2012). Plurational verbs : an overview. In Cabredo Hofherr, P. and Laca, B., editors, *Verbal plurality and distributivity*. de Gruyter, Berlin, Boston.
- Stokoe, W. C. (1960). Sign language structure : An outline of the visual communication systems of the American deaf. *Studies in Linguistics, Occasional Papers*, 8 :1–78.